

L'Affaire de la belle évaporée

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Cercle des plumes assassines

J. J. Murphy

L'Affaire de la belle évaporée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yves Sarda*



Titre original : *A Friendly Game of Murder*
An Algonquin Round Table Mystery

Éditeur original :

© Obsidian, New American Library, Penguin Group,
New York, 2013.

© Yves Sarda, 2016, pour la traduction française.

© Éditions Baker Street, 2016, première édition française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0195-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour M'man et P'pa

« La violence revient toujours frapper
son auteur, et un piégeur
tombe toujours dans le piège
qu'il a tendu à autrui. »

Sherlock Holmes dans
Le Ruban Moucheté
de Sir Arthur Conan Doyle

Note de l'auteur

Dorothy Parker aurait dit : « Je me moque de ce qu'on écrit à mon sujet, tant que ce n'est pas vrai. » Selon son conseil, ce livre est une œuvre de fiction de bout en bout, même s'il est peuplé de nombreuses personnes ayant réellement existé. Les membres de la Table Ronde de l'hôtel Algonquin n'ont jamais, semble-t-il, laissé la vérité entraver le récit d'une bonne histoire – et j'espère que vous ne la laisserez pas vous empêcher de prendre plaisir à celle qui suit.

Avant-propos

Dans les années vingt, il n'y avait bien sûr ni Internet, ni téléphones portables, ni télévision par satellite – d'ailleurs, la télévision n'existait même pas. Quant à la radio, elle ne se répandra qu'à la fin de la décennie. En lieu et place de textos et d'e-mails, on envoyait des télégrammes ou on faisait appel à des coursiers. Quand on voulait écouter de la musique chez soi, on se servait d'un phonographe ou on se retrouvait pour chanter autour d'un piano.

Pour se distraire, les New-Yorkais disposaient de théâtres à la douzaine, ainsi que d'un certain nombre de cinémas où l'on projetait des films muets. (Le « parlant » attendra lui aussi la fin des années vingt pour faire son apparition.)

Pour s'informer, ils n'avaient pas les chaînes d'information continue. En revanche, ils pouvaient choisir entre une dizaine de quotidiens. Les rotatives tournaient jour et nuit et il en sortait une édition du matin, une du soir, plus des éditions spéciales qu'annonçaient dans les rues les crieurs de journaux.

À cette époque-là, les auteurs de l'information en devinrent également les acteurs : une nouvelle catégorie de journalistes, de critiques et de rédacteurs en chef apparut. Parmi eux, un groupe informel d'une dizaine de personnes – sans compter leurs amis – se retrouvait souvent pour déjeuner autour d'une grande table à l'hôtel Algonquin, tout près de Times Square. S'ils avaient choisi cet établissement, c'était en raison de l'accueil chaleureux qu'il réservait aux artistes et aux écrivains, bien sûr, mais aussi pour son côté pratique et ses tarifs peu élevés. Ces déjeuners étaient moins célèbres pour ce qu'on y mangeait que pour les bons mots et autres traits d'esprit qui fusaient. Mais la qualité des plats était compensée par la bonne humeur et la camaraderie ambiantes. Les convives pensaient que la vie serait une éternelle partie de plaisir...

Chapitre I

— Mrs Parker, demanda Alexander Woollcott, que diriez-vous d'une petite partie du jeu de l'Assassin entre amis ?

Dorothy Parker fit mine de ne pas avoir entendu. Woollcott était l'un des membres de la Table Ronde de l'Algonquin et le critique théâtral du *New York Times*. Mais c'était aussi parfois un casse-pieds puant et bedonnant.

De toute façon, Dorothy était préoccupée. Woollcott et elle se trouvaient à l'une des extrémités du hall bondé de l'Algonquin. Elle tourna à nouveau les yeux vers l'imposante horloge de parquet pour vérifier l'heure. En temps normal, le lieu n'était ni aussi fréquenté ni aussi bruyant un samedi soir à huit heures, mais ce samedi soir différait des autres. On était au coude à coude. Le rire cristallin d'élégantes dames en robes pailletées se mêlait à celui plus étouffé de messieurs tout aussi élégants en chemise blanche impeccable, cravate noire et queue-de-pie. L'air était alourdi par l'odeur entêtante de la fumée de cigarette et des parfums

de luxe. La plupart des personnes présentes étaient venues assister à la grande réception.

Allons bon, où est ce vaurien de Robert Benchley ? se demanda Dorothy pour la énième fois.

— S'il vous plaît, Mrs Parker, je vous en conjure, persista Woollcott, telle une mouche bourdonnant à son oreille. Une partie d'Assassin sans vous serait tout bonnement sinistre.

Un peu alarmé par ce propos, un homme de haute taille à forte carrure, qui se tenait non loin de Dorothy, se tourna vers eux. Elle le rassura d'un regard. Plus âgé qu'eux, la soixantaine, il avait la moustache touffue d'un morse et des yeux intelligents sous des paupières lourdes. Il disait vaguement quelque chose à Dorothy, certaine pourtant de ne l'avoir jamais rencontré.

— Mrs Parker, de grâce ! insista Woollcott. Un tout petit meurtre, je n'en demande pas plus...

— Très bien, fit-elle en braquant sur lui un pistolet imaginaire. Pan, vous êtes mort. Fin de partie. Bonsoir.

Woollcott poussa un soupir d'exaspération.

— Ma chère Dottie, ce n'est pas un soir comme les autres, lui dit-il. Nous sommes le 31 décembre. Où est donc passé votre sens de la fête ?

— Il a cédé le pas à mon sens du bon goût. Je juge votre petit jeu du dernier vulgaire. J'aimerais mieux jouer à autre chose. À la roulette russe, par exemple.

Derrière ses lunettes rondes, Woollcott l'examina de ses yeux de fouine.

— Quelle mouche tsé-tsé vous a piquée ?

Elle jeta un nouveau coup d'œil à la grande horloge. Il était huit heures passées. *Benchley devrait être là depuis une demi-heure. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne me pose pas un lapin.*

— Eh bien ? insista Woollcott en réitérant sa question.

— Aucune, je suis majeure et vaccinée, merci. Je n'en dirais pas autant de vous ni de tous les autres qui sont ici, répliqua-t-elle. Pourquoi fait-on autant de cas de la veille du Nouvel An ? On s'en fait une telle montagne, on est tellement décidé à s'amuser que la soirée cesse vite d'être agréable pour devenir une corvée interminable.

Woollcott, agacé, tourna les talons, manquant entrer en collision avec le gentleman à moustache de morse.

Dorothy consulta l'horloge encore une fois, mais la grande aiguille n'avait pas bougé. *Benchley allait-il demeurer dans sa banlieue, près de sa femme et de ses enfants ? Ou viendrait-il en ville, comme il l'avait dit, pour assister à la soirée ?* Dorothy, tout en n'ayant pas le premier sou pour se l'offrir, avait fait l'emplette d'une nouvelle robe dont le velours vert forêt mettait en valeur ses yeux d'un brun profond. Elle jouait avec un rang de fausses perles en sautoir.

À quoi bon ? se demanda-t-elle avec morosité. Même si Benchley venait, il ne s'apercevrait de rien.

Un individu à cheveux blancs, aux traits émaciés et aux lunettes cerclées d'or, avait rejoint le gentleman à la moustache de morse. Les deux hommes se serrèrent la main comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années – qui se comptaient sans doute par dizaines.

Frank Case, le suave directeur de l'hôtel, apparut, fendant la foule. Il fit un clin d'œil à Dorothy avant de s'approcher de ces deux

hommes si distingués. Dorothy remarqua que Case tenait l'enveloppe jaune d'un télégramme.

— Excusez-moi de vous interrompre, messieurs, leur dit-il, puis en se tournant vers le maigrichon à cheveux blancs : Merci encore, Dr Hurst, tout en n'étant ici que comme client, d'avoir pris le temps d'examiner cette famille. Puis-je vous demander quel est votre diagnostic ?

L'homme à cheveux blancs – le Dr Hurst, donc – s'exprima avec l'arrogance de l'autorité.

— Varicelle. Je les ai consignés dans leur chambre pour l'instant.

Son accent britannique bourru et pète-sec rappela à Dorothy celui d'un sergent instructeur ou d'un maître d'école sévère.

Case lui sourit avec déférence.

— Merci de soulager notre inquiétude, docteur.

Puis, se tournant vers le costaud à moustache de morse, il expliqua :

— Je craignais qu'il ne s'agisse de la variole. À vrai dire, à mon œil profane, ça m'en avait tout l'air.

— La variole ? reprit son interlocuteur, qui s'exprimait avec un léger accent écossais.